

## II.

—Ouf ! nous y voilà enfin ! murmura-t-il à l'oreille de Furet.

—Oui, mais pas de bruit ! Les cloisons sont minces, et il y a des parquets qui craquent sous les pieds.

—On bâtit si mal à présent ! soupira Chatoyant. De la camelotte !

Tous deux traversèrent l'entrée et se trouvèrent dans la première pièce, meublée à la hâte, sans goût, sans caractère, comme on se meuble chez un marchand du faubourg Saint-Antoine, où l'on achète à la hâte le nécessaire.

—Il y a des tapis ! murmura Chatoyant d'un air chagrin.

—Oui, les scélérats ! Ils ont déjà dépensé un argent fou ! répliqua Furet, pris d'une vive inquiétude et d'une noble indignation.

—Il n'était que temps d'agir ! conclut Chatoyant.

Les deux associés se partagèrent la besogne et se mirent à l'œuvre. Furet, muni d'un paquet de "rossignols," interrogeait les serrures légères des meubles. Chatoyant, moins habile en ce genre d'opération, se contentait d'inspecter les tiroirs et les placards non fermés.

Furet commença par l'armoire à glace, qui céda sans bruit sous ses efforts prudents. L'armoire était fort bien garnie de linge et d'effets de femme.

—Ils ne se refusent rien ! grommela Furet. Ce sont des prodiges.

Mais l'armoire ne contenait pas d'argent.

—Rien ! fit-il désappointé.

—Vois le tiroir du bas ! répondit Chatoyant dont les recherches n'étaient pas plus fructueuses que celles de son complice.

Furet ouvrit, en un tour de main, le tiroir désigné et poussa aussitôt un cri de joie étouffé.

—Qu'y a-t-il ? demanda "la Boule" abandonnant son travail pour se rapprocher de "la Quille."

—Un portefeuille qui semble bien garni, à en juger par son embonpoint ! répliqua Furet en saisissant le dit objet d'un air triomphant.

—C'est le "magot".

Le portefeuille était déjà ouvert. La physionomie de l'agent marron, quelque longue qu'elle fût, s'allongea encore. Le portefeuille contenait des papiers de toutes sortes, mais pas un billet de la Banque de France.

—Laisse-moi voir cela, à mon tour, fit Chatoyant en prenant le portefeuille des mains de son collègue. On ne sait jamais. Nous y trouverons peut-être des renseignements utiles.

Furet lui abandonna le portefeuille et continua ses recherches minutieuses. L'argent était introuvable.

Pendant ce temps, Chatoyant, fort absorbé, lisait un des papiers renfermés dans le portefeuille, et paraissait ne pas même entendre les sourdes vociférations de Furet, qui, à chaque meuble vainement visité, exprimait son mécontentement.

—Ah ! voilà qui est singulier ! s'écria tout à coup Chatoyant arrivé à la fin de sa lecture.

—Quoi donc ? demanda Furet.

—Ceci !

Et son ami montrait du doigt le papier qui avait excité son intérêt à un si haut point.

—Qu'est-ce donc ?

—Tout simplement la copie du testament qui nous a fait rechercher la jeune fille.

—Ah ! bah !

—Pièce curieuse, je t'en réponds ! Elle a touché cinq cent mille francs.

—Nous le savons, puisque nous courons après, en ce moment même, sans les atteindre !

—Oui, mais elle pourrait toucher des millions !

—Des millions ?

—Ecoute.

Et Chatoyant lut à demi-voix les deux paragraphes en vertu desquelles Julie Verdier devenait héritière de la fortune totale du comte d'Esparre, si Jeanne mourait ; de plus, si cette dernière, restée veuve sans enfants, n'était point remariée au bout de deux ans, Jeanne était obligée de verser à sa sœur naturelle une nouvelle somme de un million.

—Diable ! interrompit Furet. C'est fort original, en effet, mais cela ne nous donne pas ce que nous cherchons ici, et voilà qui m'intéresse plus que toutes les insanités d'un vieux fou dictant son testament sans savoir ce qu'il fait.

—Cherche encore, cherche toujours ! répondit Chatoyant visiblement très préoccupé. Fouille dans les matelas, décroche les glaces, pour regarder derrière. Ne néglige rien. Moi, je prends copie de ce testament.

—Pourquoi faire ?

—Pour le joindre à mes archives, comme pièce curieuse, ricana Chatoyant qui ne voulait pas s'expliquer autrement.

Furet haussa les épaules.

—Tu ferais mieux de chercher avec moi !

—J'en ai pour trois minutes.

Et, sur une feuille de papier blanc, il se mit en devoir de copier au crayon les dispositions principales du testament que nous connaissons.

Furet cherchait toujours, maintenant avec une sorte de rage, passant d'une pièce dans l'autre, ne laissant pas un recoin sans y fourrer la patte ou l'œil.

Lorsque Chatoyant eut terminé sa copie, il replaça le testament dans le portefeuille et le portefeuille dans le tiroir d'où il avait été extrait. Alors il rejoignit son compagnon et l'aida de son active collaboration. Tout fut vain !

—Nous sommes volés ! s'écria Furet au paroxysme de la fureur.

—Bredouille ! ajoutait Chatoyant, non moins désespéré.

—Tout est visité.

—Il y a la cuisine.

—On ne met pas d'argent dans une cuisine.

—Voyons toujours !

La cuisine fut retournée sens dessus dessous, sans résultat. Ils revinrent dans les autres pièces, recommencèrent la perquisition sur nouveaux frais, mais aussi inutilement.

—C'est un coup manqué ! soupira enfin Chatoyant, et qui n'est pas à recommencer !

—Allons, en route ! Le temps s'écoule. Ils peuvent rentrer. On s'apercevra sûrement de notre passage. On va mettre la police sur pied. Ne laissons pas de traces qui nous dénoncent. Voilà l'important, à présent.

Furet ramassa ses "rossignols" éparpillés sur le tapis de la pièce d'entrée.

—File ! dit-il à Chatoyant. Je fermerai la porte.

Chatoyant gagna l'escalier sans observation et se trouva